Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 21

Artikel: Lausanne et Napoléon Ier
Autor: C.P.-V. / Napoléon I, empereur des Français
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-216420

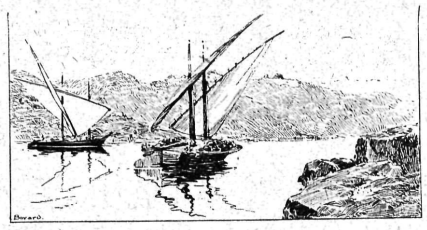
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



SUR LE « TRABETZET »

M'EST avis que l'espèce se fait de plus en plus rare du garçon coiffeur bavard. A présent, les garçons coiffeurs ne parlent plus. Ils ne profitent plus de l'immense avantage qu'ils ont de n'être pas exposés à de fréquentes interruptions d'un interlocuteur loquace, impatient de placer son mot dans la conversation. Car sur le fauteuil du barbier, le museau barbouillé de savon écumeux, le nez pincé entre le pouce et l'index de l'artiste capillaire, le rasoir sur la gorge, on ne peut tant discourir. On n'y tient guère, du reste. C'est la faillite de l'éloquence. Et le babillard a beau jeu pour s'abandonner à son faible, pour submerger de paroles son client, incapable de défense, pour soutenir les opinions les plus abracadabrantes, les plus subversives. Et il a en main tous les atouts pour gagner la partie. Oserait-on protester quand on voit briller et s'agiter la lame d'acier, au tranchant bien affilé, et qu'on en sent la perfide caresse sur la carotide ? C'est l'abdication complète.

L'autre jour, à ***, le garçon qui me rasait était très loquace, contrairement à la manière actuelle de ses collègues. Il était très loquace et, avec ça, d'opinions fort avancées. C'est son droit. Il ferait flores au pays du bolchévisme. Or, sans que je lui demande rien : ses opinions m'importent peu, en somme — et pourtant, quand on est sur le « trabetzet ?... — il se mit soudain à m'exposer ses théories. Oh ! mes amis, quel chambardement ! Je vis en un clin d'œil s'écrouler tout l'édifice social, écrasant sous ses ruines ses habitants terrifiés. Il ne restait debout que mon interlocuteur, brandissant d'un air triomphant l'étendard de la victoire, non, plutôt le rasoir, de plus en plus menaçant.

— Eh ! bien, monsieur, n'êtes-vous pas de mon avis ? me dit-il, en me tirant le nez de côté pour me raser le coin des lèvres.

Et comme, d'un ton nasillard — c'était forcé — je hasardais quelques timides réserves...

— Comment, fit-il, courroucé, comment, vous n'êtes pas d'accord; vous êtes encore un de ces bourgeois obtus, repus, qui se sont enrichis de la sueur du pauvre peuple ! Ah ! tenez, je ne sais ce qui me retient !...

Je ne vivais plus.

— Mais non, mais non, permettez, fis-je, effaré. Je ne me suis jamais enrichi. Je suis du peuple, moi, du bon petit peuple, je...

— Alors?... Que ne faites-vous cause commune avec les opprimés pour renverser tout le fourbi ? C'en est assez !...

J'allais répondre, lorsqu'il me badigeonna brusquement de savon; j'en eus la bouche pleine. Il en profita pour poursuivre son apologie du chambardement universel. Je ne dis plus mot, j'étais réduit au silence et ne quittais pas des yeux le rasoir, de plus en plus agité et provoquant.

C'est égal, quand mon.. interlocuteur me donna le coup de brosse final, je poussai un soupir de soulagement, tout heureux et surpris d'être encore en vie. Je lui glissai dans la main la gratification d'usage et m'en allai. Il m'accompagna jusqu'à la porte et s'inclina, disant :

— Merci, m'sieu, à une autre fois.

A une autre fois !... A une autre fois !...

Oh ! non, vraiment, il n'y a pas moyen de converser dans le fauteuil du barbier. *J. M.*

Absence motivée. — On sait qu'il est d'usage chez nous, à la campagne surtout, de prendre à la maison le tailleur, le cordonnier, etc. Or le régent d'E., rencontrant un de ses élèves qu'il n'avait pas vu de toute la semaine : Pourquoi n'es-tu pas venu à l'école ? lui demanda-t-il

— C'est que le père m'a fait rester à la maison pour garder les cordonniers.

LAUSANNE ET NAPOLÉON Ier

N'EN déplaise à M. G.-A. Bridel, il y a encore d'autres souvenirs napoléoniens que ceux indiqués dans le dernier numéro du *Conteur*.

Ainsi, il existait à *La Violette* une chambre complète meublée d'objets ayant appartenu à Napoléon, comprenant armoires, buffets, services, vaisselle et autres choses. Lors de la vente de *La Violette*, ces reliques furent partagées entre les cinq propriétaires de cette campagne, soit les petits-neveux et petites-nièces du fidèle serviteur du vainqueur d'Austerlitz.

Quatre de ces personnes vivent encore à Lausanne et à Crissier, où elles conservent précieusement ces souvenirs historiques, dont nous avons vu quelques pièces tout récemment.

Si nous savons en quelles mains ils se trouvent actuellement, pourra-t-on en dire autant dans quelques années, quand la mort aura fait de nouveaux héritiers et de nouveaux partages, et dispersé en de multiples mains ces uniques pièces napoléoniennes ?

Nous croyons savoir que les possesseurs actuels seraient disposés à les céder — moyennant rétribution, cela va sans dire — à condition que ces objets fussent réunis de nouveau et cela dans une des salles de nos musées.

Pour atteindre ce but, un comité ne pourrait-il pas se constituer afin d'étudier le moyen d'acquérir ces pièces uniques. Par une souscription publique, ne trouverait-on pas la somme nécessaire pour doter notre bonne ville de Lausanne d'un joyau historique que bon nombre de grandes villes nous enviera ?

Ne pourrait-on pas aussi grouper ces souvenirs de Napoléon en une exposition temporaire, dont la finance d'entrée servirait à faire les premiers fonds pour l'acquisition des pièces napoléoniennes de *La Violette*.

A quand la salle Napoléon au Musée historique vaudois ? *C. P.-V.*

ALFRED

ALFRED est un petit garçon âgé de six ans. Il a des yeux bleus, des cheveux blonds et des mains potelées. Il porte un pantalon de toile brune, rapiécé sur le fond, et une blouse bleue se boutonnant dans le dos.

Alfred, qui appartient à une famille nombreuse, a bien vite compris qu'il devait savoir se tirer d'affaire tout seul. Son père est agriculteur; tant que le jour est long, il travaille aux champs : il fauche l'herbe, conduit la charrue et soigne le bétail. Dans la grande cuisine aux poutres noircies par le temps, sa mère s'occupe des soins du ménage; elle lave le linge et nourrit la volaille; et puis il y a encore, dans un berceau, le bébé emmaillotté sur lequel il faut veiller nuit et jour.

Malgré son jeune âge, Alfred a compris que les gens actifs n'aiment pas à rencontrer sans cesse devant eux des enfants qui les empêchent de vaquer à leurs occupations. Alfred sait qu'il faut se tirer d'affaire par soi-même, aussi a-t-il résolu d'organiser sa vie d'une manière parfaitement indépendante.

De bon matin, il déjeune; puis il quitte la cuisine et ne revient qu'à midi. Après dîner, nouveau départ jusqu'au soir. Comme on le voit, il ne demande à ses parents que le vivre et le couvert. Ses deux sœurs, qui n'ont que trois et quatre ans, il les évite autant qu'il peut, sachant par expérience que les filles pleurent toujours et que, pour la moindre querelle, c'est lui Alfred que ses parents punissent.

La vie libre, la vie au grand air, la vie solitaire et digne, tel est le rêve d'Alfred.

Mais quand on est seul, les heures sont bien lentes à s'écouler et le petit garçon, qui pourtant s'ingénie à trouver de nouveaux amusements, n'arrive pas à éviter l'ennui qui pèse sur sa solitude. Il a parcouru le jardin tout rempli du bourdonnement des abeilles, il a poursuivi les papillons dans les prairies, il a saisi au bord du ruisseau des escargots qui s'empressaient de cacher leurs cornes, et puis il a vu des grenouilles qui, d'un saut brusque, pénétraient dans l'eau à son approche.

Le printemps a beau répandre partout la joie, Alfred s'ennuie. Il voudrait bien aller à l'école avec les petits garçons et les petites filles qu'il voit passer chaque jour dans la rue, mais quand il en a manifesté le désir, on lui a répondu : « Tu n'as pas l'âge. »

Le temps passe. Mai a fleuri les pommiers; en juin les premières cerises sont apparues. Alfred sait que son papa possède le grand verger derrière la maison et qu'un mur sépare de la rue. Là, il y a plusieurs cerisiers tout chargés de fruits. L'un d'eux surtout, le plus grand, dont les branches, passant par dessus le mur, ombragent le chemin, a de magnifiques cerises qui mûrissent les premières et qui font briller d'envie les yeux des passants.

Plusieurs fois déjà, Alfred a vu des enfants saisir une pierre sur la route et la jeter contre les branches. Il en a été profondément vexé dans son amour-propre de propriétaire, aussi a-t-il résolu de défendre le bien de son papa — qui est aussi le sien — par tous les moyens dont il dispose.

(A suivre).

EPIGRAMMES

(Contre la poésie moderne.)

Autrefois Jourdain s'étonnait
D'apprendre qu'il parlait en prose;
Mais, ce serait bien autre chose
Si dans ce siècle il revenait ;
Son étonnement serait pire.
— De nos jours, pourrait-on lui dire,
Le monde à tort et à travers
Ne prononce plus que des vers.
— Quoi ! dirait-il, quand je m'écrie :
Nicole, apportez-moi mes pantoufles et me donnez mon bonnet de nuit,
Je fais un bout de poésie ?
Je suis un poète éclatant ?
— Oui... moderne, cela s'entend.

* * *

(Contre la peinture moderne.)

Quand je vois des peintres modernes
Barbouillant quelques « balivernes »,
Que mes yeux vont de leurs tableaux
Aux palettes où des monceaux
De couleur que l'on entasse et mêle
En paquets sont là, pêle-mêle :
Il me vient le désir furieux
De remplacer par la palette
La toile, et de crier : « Messieurs !
Voyez, la palette vaut mieux
Que l'œuvre que vous avez faite. »

* * *

(Contre la musique moderne.)

Une demoiselle au piano
Exécutait fortissimo
De cette moderne musique
Que la dissonance complique.
Et, tandis qu'elle tapotait,
Un jeune homme assis, l'écoutait.
Ayant terminé, la pianiste
Lui demanda : — Monsieur l'artiste,
Comment trouvez-vous ce morceau ?
— Il est, s'écria-t-il, fort beau,
On y découvre mille charmes
Vous inondant les yeux de larmes.
— Quoi ! vous le dites sans railler ?
Vous pleureriez, est-ce possible !
Vous pleurez, vous, un insensible ?
— Oui... c'est à force de bâiller.

André MARCEL

« LE ROI DAVID » A MÉZIÈRES

La première représentation du *Roi David*, drame biblique de René Morax, musique d'Arthur Honegger, est fixée au samedi 11 juin, au Théâtre du Jorat à Mézières.

Les souscripteurs de parts de collaboration pourront retenir leurs places à partir du lundi 16 mai au Théâtre du Jorat, à Mézières, chez Fœtisch frères, à Lausanne, chez Véron, J. Grauer & Cie, à Genève. La vente des billets au public se fera à partir du lundi 23 mai.

Les répétitions sont activement poussées, de même que les études musicales. Les costumes se confectionnent rapidement et les peintres donnent aux décors le dernier coup de pinceau.